

à propos de *Twin Houses*

Daniel De Bruycker

*Ce que tu fais,
te fait.*

Adage des
Compagnons

Louvain-la-Neuve, 19.II.2002.

Twin Houses, premier tableau. Une femme, à son lutrin, écrit, de la main droite – ou peut-être pas ? ... À l'amorce de son bras droit apparaît soudain une seconde tête, déchiffrant par-dessus son épaule. À moins qu'elle-même, souveraine, écrive ce que la première doit se borner à voir s'écrire, à voir l'autre, par devers elle, écrire ? Un temps de trouble : qui en ce couple siamois fait quoi ? Brève lutte : qui, d'elles deux, écrira, qui lira ? Puis l'issue, inéluctable ; l'autre l'emporte et la première, mi-fascinée mi-atterrée, de déchiffrer cela, autant que faire se peut.

Je connais cette scène. Mille fois je l'ai jouée, l'ai vécue, une fois même je l'ai écrite. Tout comme elles sont deux derrière le lutrin, deux voix en moi, dont chacune se souvient...

On s'attable à l'écriture. Plus que seul : solitaire, insulaire, Robinson Crusoë avec un monde à refaire. Un jour naît quelque chose, ou plutôt son ébauche – griserie de créer. Peu à peu la chose s'érige, s'élève – plaisir de faire. La chose bientôt est plus grande que soi, et s'exalte encore – fierté d'avoir entamé cela, qui maintenant prend les devants, propose le plan, exige d'être poursuivi – et joie d'être cet exécutant, un peu inquiet toutefois : jusqu'où faudra-t-il suivre cela ? La chose enfin culmine, bien plus haut que soi – vertige, levant les yeux sur elle, de la voir s'achever, de comprendre ce que c'était, avant déjà, mais qu'on ne devinait pas, vertige avec une trace d'effroi – et éblouissement, face au ciel radieux à l'arrière-plan.

Puis l'autre voix, celle de la chose... Mêmes émois, dans l'ordre inverse : de l'éblouissement de naître entre les mains de celui-là, et le vertige, non sans un peu d'effroi, d'avancer sans autre guide que l'idée qu'il en a; puis la joie d'obéir, de moins en moins inquiet à mesure que le plan s'entrevoit, et fierté d'être la hauteur de cela ; simple plaisir, bientôt, de grandir, encore et encore, et jusqu'à la griserie d'aboutir...

Je connais ces deux voix, toutes deux parlent en moi : celle des débuts, de l'auteur souverain – celle des fins, du premier lecteur étonné, s'efforçant de comprendre, souvent n'y parvenant pas, ou alors plus tard, bien après, comme on apprendrait d'un enfant pourtant né de soi.

Un jour j'ai écrit cela – cela même que ce soir je vois là devant moi, debout face au lutrin, au premier tableau.

—
*Lire c'est
s'inscrire.*

*You, reading over my shoulder –
peering beneath
My writing arm – I suddenly feel your
breath
Hot on my hand or on my nape,
So interrupt my theme, scratching
these few
Words on the margin for you, namely
you,
Too human shape fixed in that
shape : –*

*(Toi qui lis par-dessus mon épaule, qui épies par-
dessous
Mes doigts écrivant – soudain je sens ton
souffle chaud
Au creux de ma nuque, sur le dos de
ma main,
Et suspends ma phrase, le temps de griffonner en
marge,
Pour toi seul, ces quelques mots à ton
propos –
Et toi, le trop-humain, te saisir en cette forme...)*

Robert Graves, *The Reader over my Shoulder*

« *Le croiras-tu, Ariane ? dit
Thésée, le Minotaure s'est
à peine défendu. »*

J. L. Borges, *La demeure d'Astérion*

Je vous préviens : j'ai deux sortes de visages.

Ceux de la première espèce sont pour affronter les jours. Plutôt qu'à un visage, ils ressemblent à deux mains plaquées serré devant la face, depuis le menton jusqu'au front, masquant tout sauf les oreilles ou, qui sait, les cornes... Mais ce ne sont pas des mains : c'est mon visage, et qui tenterait, incrédule, d'en disjoindre les doigts pour trouver le regard caché derrière, il n'en résulterait que cris et saignements.

Le seul moyen : attendre l'heure, à la nuit faite, où, troquant enfin une sorte de masque pour l'autre, je semble écarter ces fausses mains de ma tête – mais on dirait alors que tous les traits me sont restés collés au creux des paumes : on chercherait en vain à distinguer des yeux, un nez, un front, une bouche dans ce qui n'est que muscles et chairs à vif, os dénudés et nerfs qui vibrent.

Alors je ne suis plus personne, mais j'ai des yeux au bout des doigts et m'en vais tâtonnant, vacillant, fouiller les puits de mine obscurs et les galeries sans fin des ténèbres en quête d'une forme qui soit mienne – comptant les échos pour mesurer mes pas, me fiant aux points où je me cogne pour deviner la marche des parois, sondant l'écart de ma voix pour me guider vers qui serait enfin moi, là-bas au fond du labyrinthe.

Ainsi je cours toute la nuit, griffonnant à l'angle des carrefours des signes de deux sortes (traits simples puis barrés, retracés puis recroisés...) grâce auxquels tantôt je me retrouve, tantôt je me perds plus avant. Il est aussi un troisième genre de marques (j'en ignore la forme, n'en ayant pas l'usage), grâce auxquelles une nuit, je l'espère, j'indiquerai l'entrée du cul-de-sac où je saurai, par élimination de toutes autres voies possibles, que m'attend un miroir. Et je saurai là qui j'étais et, tel un Minotaure, je me tuerai – et en même temps je reviendrai.

En un mot comme en trois-cent-trente-trois : je suis écrivain.